

Gerald Durrell

MA FAMILLE
ET AUTRES ANIMAUX

*Traduit de l'anglais
par Léo Lack*



Gallmeister

La migration

JUILLET AVAIT ÉTÉ SOUFLÉ COMME UNE CHANDELLE par un âpre vent annonçant un ciel d'août couleur de plomb. Une pluie fine et pénétrante s'enflait en voiles gris et opaques lorsque le vent la poussait. Le long de la plage de Bournemouth, les cabines tournaient leur face inexpressive vers une mer écumante qui, telle une bête enchaînée, se jetait avec fureur sur la digue de ciment. Les mouettes avaient été chassées vers la ville, à l'intérieur des terres, et planaient au-dessus des maisons, les ailes raidies, avec des cris irrités et plaintifs. C'était un temps bien fait pour éprouver la patience humaine.

Notre groupe familial n'offrait pas, cet après-midi-là, un spectacle bien engageant. Le temps avait apporté avec lui le choix habituel des maux auxquels nous étions prédisposés. Pour moi, couché sur le parquet, en train d'étiqueter ma collection de coquillages, j'étais affligé d'un catarrhe qui me bourrait le crâne de ciment. Mon frère Leslie, assis près du feu, la tête enfoncée dans les épaules, l'air sombre et farouche, souffrait d'une otite et ses oreilles coulaient discrètement, mais avec persistance. De nouvelles taches d'acné ornaient le visage de ma sœur Margo, déjà couvert de petites pustules qui faisaient songer à un voile rouge. Ma mère avait un gros rhume, accompagné d'une petite pointe de rhumatisme. Seul Larry, mon frère aîné, était indemne, mais nos ennuis suffisaient à le rendre irritable.

Ce fut Larry, bien entendu, qui déclencha tout. Les autres étaient trop mal en point pour penser à autre chose qu'à leurs propres maux, mais Larry était voué par la Providence à traverser la vie telle une petite fusée blonde, faisant éclater des idées néfastes dans l'esprit des autres, mais se roulant en boule avec une grâce féline et se refusant à accepter le moindre blâme pour leurs conséquences. Il devenait de plus en plus

MA FAMILLE ET AUTRES ANIMAUX

irascible au fur et à mesure que s'écoulait l'après-midi. Enfin, jetant autour de la pièce un regard maussade, il décida de s'en prendre à Mère, cause évidente de ces désagréments.

— Pourquoi subir ce maudit climat ? demanda-t-il soudain avec un geste vers la fenêtre, dont la pluie brouillait les vitres. Regardez-moi ça ! Et regarde-nous ! Margo a la figure gonflée comme une assiette de porridge. Leslie a un kilo d'ouate dans chaque oreille. Gerry parle comme s'il avait un bec-de-lièvre. Et regarde-toi : tu te décrépis de jour en jour.

Mère leva les yeux d'un gros volume intitulé *Recettes faciles d'après Rajputana*.

— Mais non ! dit-elle avec indignation.

— Mais si ! insista Larry. Tu commences à ressembler à une blanchisseuse irlandaise... et ta famille aux illustrations d'une encyclopédie médicale.

Ne trouvant aucune réponse assez écrasante, Mère se contenta de lui jeter un regard courroucé avant de reprendre sa lecture.

— Nous avons besoin de soleil, poursuivit Larry. Pas vrai, Les ?... Les... Les !

Leslie tira d'une de ses oreilles une quantité d'ouate impressionnante.

— Tu dis ? demanda-t-il.

— Voilà ! dit Larry, se tournant vers Mère, l'air triomphant. Tu vois comme c'est commode ! Les n'entend pas ce qu'on lui dit et l'on ne comprend pas ce que dit Gerry. Il est temps de faire quelque chose ! Comment veux-tu que j'écrive une prose immortelle dans cette atmosphère ?

— Oui, mon chéri, dit Mère d'un ton vague.

— Ce dont nous avons tous besoin, dit Larry, revenant à ses moutons, c'est de soleil..., d'un pays où nous puissions nous épanouir.

— Oui, mon chéri, ce serait bien agréable, dit Mère, qui ne l'écoutait pas.

— J'ai reçu ce matin une lettre de George... Il dit que Corfou est merveilleux. Pourquoi ne pas partir pour la Grèce ?

LA MIGRATION

— Oui, mon chéri, si tu veux, dit Mère dans un moment d'inattention.

(Lorsqu'il s'agissait de Larry, Mère évitait généralement de se compromettre.)

— Quand ? demanda Larry, assez surpris de cette approbation.

S'avisant qu'elle avait commis une erreur tactique, Mère posa sur ses genoux les *Recettes faciles d'après Rajputana*.

— Eh bien, tu pourrais peut-être partir avant, mon chéri, pour préparer les choses. Tu m'écrirais pour me dire si c'est agréable et nous te rejoindrions.

Larry lui jeta un regard foudroyant.

— Tu as déjà dit ça quand j'ai suggéré d'aller en Espagne, et j'ai passé deux mois interminables à Séville, à attendre ta venue. Non, si nous allons en Grèce, allons-y tous ensemble.

— Vraiment, tu exagères, dit Mère d'un ton plaintif. En tout cas, je ne puis partir ainsi. Il faut que je prenne des dispositions au sujet de la maison.

— Des dispositions ? Quelles dispositions ? Tu n'as qu'à la vendre.

— C'est impossible, mon chéri ! dit Mère, scandalisée.

— Pourquoi ?

— Mais je viens de l'acheter !

— Eh bien, vends-la pendant qu'elle est encore intacte.

— C'est ridicule, mon chéri, dit Mère avec fermeté, et absolument hors de question. Ce serait une folie.

Nous vendîmes donc la maison et, telle une bande d'oiseaux migrateurs, prîmes la fuite, loin du lugubre été anglais.

Nous n'emportâmes que ce que nous considérions comme le strict nécessaire. Lorsqu'on nous fit ouvrir nos valises à la douane, leur contenu révéla de la façon la plus évidente notre caractère et nos penchants. Les bagages de Margo consistaient en une multitude de lingerie diaphanes, trois livres sur les régimes amincissants et un régiment de petits flacons de lotions contre l'acné. La valise de Leslie contenait deux pull-overs à col roulé et un pantalon, enveloppant deux revolvers, un pistolet, un livre intitulé *Soyez votre propre armurier* et une

MA FAMILLE ET AUTRES ANIMAUX

grande bouteille d'huile qui dégouttait... Larry emportait deux malles de livres et un petit sac de cuir où se trouvaient ses effets. Les bagages de Mère étaient judicieusement composés de vêtements et de divers ouvrages sur la cuisine et le jardinage. Pour moi, je n'emportais que ce que je croyais nécessaire à dissiper l'ennui d'un long voyage : quatre livres d'histoire naturelle, un filet à papillons, un chien et un pot à confiture plein de chenilles sur le point de se transformer en chrysalides. C'est ainsi que, bien équipés selon nos goûts, nous quittâmes les rives humides de l'Angleterre.

Nous traversâmes la France, triste et pluvieuse, la Suisse, qui nous fit songer à un gâteau de Noël, l'exubérante Italie, tapageuse et malodorante, pour n'en garder que des souvenirs confus. Tandis que nous dormions dans nos cabines étouffantes, nous franchîmes l'invisible ligne de démarcation qui séparait l'Occident du monde grec, brillant comme un miroir. La sensation du changement s'insinua lentement en nous et, à l'aube, nous nous éveillâmes pleins d'impatience et montâmes sur le pont.

La mer soulevait ses vagues comme des muscles bleus et lisses dans la lumière de l'aurore et l'écume que nous laissions dans notre sillage se déployait doucement derrière nous comme la queue d'un paon blanc. À l'est, le ciel était pâle et tacheté de jaune. Devant nous s'étendait une masse couleur chocolat, blottie dans les vapeurs du matin et bordée d'une frange d'écume. C'était Corfou, et nous nous usâmes en vain les yeux à tenter de distinguer la configuration des montagnes, de découvrir les vallées, les cimes, les ravins et les plages. Tout à coup, le soleil parut à l'horizon et le ciel prit la teinte bleu émail des yeux du geai. La brume se leva rapidement en souples rubans et l'île surgit devant nous. Ses montagnes semblaient dormir sous une couverture brune et fripée, dont les oliviers tachaient les plis de vert. Le long du rivage, des plages blanches comme des défenses d'éléphant s'infléchissaient parmi de croulantes cités de rocs colorés d'or brillant, de rouge et de blanc. Nous contournaâmes le cap nord, bloc lisse de falaises couleur de rouille creusées de cavernes géantes. Les vagues soulevaient l'écume que laissaient notre sillage et la repoussaient doucement. À l'entrée des grottes, elle se dispersait en bruissant parmi les roches. En contournant le cap, nous

LA MIGRATION

laissâmes les montagnes derrière nous. L'île offrit alors une pente douce qui disparaissait sous l'iridescence vert et argent des oliviers. Ça et là, un cyprès noir se dressait contre le ciel. Dans les baies, la mer était d'un bleu papillon et, couvrant le bruit des machines du bateau, nous entendions, montant du rivage comme un chœur de voix ténues, le cri aigu et triomphant des cigales.